

défend, quant à elle, une position résolument politique et résolument inverse de l'intégration : « renvoyer » les immigrés, c'est-à-dire les exiler. L'extrême droite a pour politique non d'élargir, mais de retrancher. Elle promet à la société l'intégrité par la séparation d'avec ce qui lui manque. Le raisonnement peut paraître étrange, mais l'usage de la langue l'éclaire à nouveau. Le contraire de l'intégrité, c'est la corruption. Pour l'extrême droite, l'immigration est corruptrice et notre société corrompue. Il faut retrancher le membre malsain pour que le corps retrouve son intégrité et l'opération est faisable précisément en ceci que l'immigration n'est pas aujourd'hui partie intégrante du contrat social.

La langue nous dit, en somme, que le débat a son versant moral. La société ne doit pas seulement être entière, elle doit aussi être intègre. Et si l'intégrité a pour contraire la corruption, un État qui n'a pas intégré tous les siens est un état corrompu. Ce que la réalité récente ne s'est pas empressée de démentir.

*Michel GHEUDE*

**Mots corrélos:** DIVERSITÉ CULTURELLE, EXCLUSION, INCLUSION SOCIALE, ISSU DE L'IMMIGRATION

## INTELLECTUELS

La France a ce discutable privilège, pour des raisons qui tiennent autant à son histoire politique et culturelle qu'à la forte centralisation parisienne de ses appareils médiatiques, de ses grandes maisons d'édition et de ses lieux de sociabilité semi-mondaine – morphologie bien propre à stimuler sur fond de compétition implacable toutes les formes de connivence –, de compter, dans les rangs de ses producteurs de biens symboliques, une très curieuse tribu placée à l'enseigne d'un mot nécessairement au pluriel : ce sont les *intellectuels*.<sup>192</sup> Nul besoin pour se représenter leur office d'en appeler à l'« intellectuel organique » d'un Gramsci, à l'« intellectuel technicien du savoir pratique » d'un Sartre, à l'« intellectuel spécifique » d'un Foucault et encore moins, malgré ce pluriel, à l'« intellectuel collectif » envisagé par Bourdieu : ces notions, qui ont leur pertinence philosophique et leur force offensive, appartiennent à un autre continent de l'intelligence en action. *Intellectuels* désigne en France le petit nombre des professionnels de l'indignation à vernis philosophique et de la prise de position à répétition qui ne tirent leurs propriétés que d'intervenir à l'envi dans la sphère journalistique au seul titre, évidemment circulaire, de leur omniprésence dans les médias et forts de la seule renommée, donc des seuls « noms », que ces médias leur ont faits. C'est, en quelque sorte, une profession. Romancier, Zola

192. On n'en voit pas l'équivalent en Belgique francophone. Non qu'il n'y ait pas, dans le triangle Bruxelles/Mons/Liège, d'essayistes doués des mêmes impatiences, mais l'absence d'un champ culturel centralisé en a jusqu'ici empêché la percolation médiatique. La force d'emprise exercée par la sphère intellectuelle française n'y est pas étrangère. On assiste ainsi depuis quelques années, en l'absence d'intellectuels de marché spécifiquement belges, à des tentatives d'importer massivement dans les pages forum de la presse nationale quelques-uns des représentants de cette autre industrie du luxe parisienne.

intervient, puis retourne au roman ; sociologue, Bourdieu descend dans la rue, puis retourne à ses *Méditations pascaliennes* : nos *intellectuels*, eux, ne sont que cela et ne font que cela. Ils sont à la tribune des télévisions et des journaux ce que sont les politologues de comptoir : verbe haut, geste large, front têtu. Il n'est pas utile de les nommer : les pages débats des journaux, les plateaux de télévision, les meetings chics nous les rappellent en boucle et ce n'est pas le rôle d'un abécédaire critique que de grossir, à son corps même défendant, la réputation qui forme leur seul capital.

Les *intellectuels* ainsi cernés ne valent, au fond, que par l'énigme qu'ils soulèvent : par quel curieux retournement, sous l'impulsion de quelles déterminations mystérieuses cette figure sociale née avec l'Affaire Dreyfus et l'engagement de producteurs culturels sur le terrain politique ou juridique au nom de la légitimité qu'ils détenaient au sein de leur univers d'appartenance (l'université, la littérature, la science, la philosophie, etc.) en est-elle venue à recouvrir collectivement un ensemble d'essayistes et de chroniqueurs sans légitimité dans les champs auxquels ils sont censés appartenir ?<sup>193</sup> Philosophes sans concepts, sociologues sans enquêtes, écrivains ayant plus de style que d'écriture – c'est-à-dire plus d'emphase narcissique que de conscience de la responsabilité des formes –, pratiquant, selon l'expression de Bourdieu, le «port illégal d'uniforme philosophique» (ou sociologique, etc.), rien ne les autorise en effet à trancher des choses de la pensée, du social ou de la littérature que la conviction qu'ils ont assise auprès de journa-

193. Comment comprendre dans le même sens – pour peu que l'on se rappelle la sacralité dont est nimbée en France la philosophie, cette «discipline du couronnement», selon l'expression de Jean-François Fabiani – que l'appellation de «philosophes», doublon de celle d'*intellectuels*, soit si généreusement octroyée à des auteurs qu'aucun philosophe de profession n'imagineraient de mettre au programme de l'un de ses cours ni de discuter dans l'un de ses ouvrages ?

listes pressés, eux-mêmes producteurs plus souvent qu'à leur tour de livres prévendus, d'incarner la pensée française dans ce qu'elle a de plus rebelle et de plus grandiloquent.

En 1981, au lendemain de l'arrivée de la gauche au pouvoir, on entendit le porte-parole du gouvernement s'inquiéter du «silence des *intellectuels*», comme s'il n'y avait d'*intellectuels* que de gauche et comme s'il entrait dans leurs prérogatives, fussent-ils de gauche, de venir en appui du nouveau pouvoir. Ce silence n'a guère duré, et l'on peut se demander si la conversion des socialistes aux contraintes du marché, faisant le lit de tous les renoncements, n'a pas ouvert la voie à une noria de prétendants impatients d'en découdre avec les vieilles lunes et d'incluer, aux couleurs d'une phraséologie apparemment insolente, une philosophie du consentement (c'est-à-dire une idéologie). Lutte de classes changée en lutte des places. L'humanitaire au secours du sens critique perdu, l'éthique en remplacement de la politique, le citoyen assignable en remplacement du sujet récalcitrant. Façon, en somme, de gagner sur les deux tableaux, de cumuler tous les profits : plaisir au pouvoir tout en séduisant les opposants au pouvoir, être de droite tout en paraissant de gauche. Il fallait la grande lucidité d'un Guy Hocquenghem pour apercevoir dès 1986 le glissement des maos et des joyeux anars de 68 vers une bourgeoisie libertaire engagée dans une nouvelle révolution culturelle, cette fois au sens étymologique du terme : la révolution conservatrice impulsée par les adeptes du libéralisme sauvage et accompagnée par une social-démocratie à vertu sédative.

Il fut un temps pas si lointain, a rappelé Alain Garrigou, où les universitaires, les savants, les philosophes, certains écrivains même estimaient déchoir – à leurs propres yeux comme à ceux de leurs pairs – en intervenant dans les médias.<sup>194</sup> Julien

194. La soumission croissante des universités européennes à une logique économique laisse présager que ces interventions vont aller en se

Benda voyait une trahison dans l'empressement de certains clercs de «plaire à la bourgeoisie, laquelle fait les renommées et dispense les honneurs<sup>195</sup>». Cette vision spartiate peut faire sourire aujourd'hui et un Nizan avait raison de détecter dans l'idéalisme universaliste des philosophes universitaires, abrités derrière des concepts écran, un pacte de non-agression conclu avec l'ordre du monde ; elle n'en retrouve pas moins quelque pertinence à l'heure où l'on voit à l'inverse ceux que Benda appelait des «écrivains pratiques» prononcer, pour l'un des plus emblématiques d'entre eux, l'éloge funèbre de tel grand patron de presse (qui était aussi un industriel de l'armement) et obtenir en général le statut d'*intellectuels* du seul fait de la prise de parole sur la scène publique que leur obtiennent des ouvrages à titres tapageurs, la plupart ayant été d'ailleurs lancés au départ sur un mode proprement publicitaire – à l'enseigne de la «*nouvelle philosophie*». Qu'un fait divers susceptible de résonner dans les rédactions survienne – surtout s'il concerne les banlieues, les Beurs, l'École –, qu'une guerre se déclare ou ne se déclare pas assez vite à leur goût, qu'une cause quelconque puisse leur servir de caution, plutôt que d'objet de réflexion<sup>196</sup>, et l'on voit monter au crâneau, formules emphatiques en réserve, les experts d'un prêt-à-penser formulé sous les deux aspects, contradictoires mais euphoriquement assumés, d'un discours apparemment rebelle au «politiquement correct» et d'une *doxa* profondément conforme à l'esprit du temps. Ce paradoxe doxique est au reste la marque générale

multipliant, encouragées par les autorités aux commandes de ces institutions naguère vénérables, mais entrées dans une compétition qui passe autant désormais, sinon davantage, par la communication médiatique que par la publication savante.

195. Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, p. 203.

196. C'est là l'autre retournement dont nos intellectuels sont les vecteurs autant que les produits : les causes de leurs interventions les servent, plus qu'ils ne mettent au service de ces causes un capital symbolique spécifique.

de fabrique d'une pensée qui prostitue l'intelligence sur le marché des produits médiatformatés alors que de Blum à Bourdieu, en passant par les signataires du *Manifeste des 121*, l'intervention de l'intelligence dans l'arène politique a été le plus souvent marquée au sceau du vrai courage.

Convient-il d'affronter ces *intellectuels* de marché ? Sans doute, mais pas sur leur terrain, qu'ils ont hérité de systèmes de défense et jalonné de sentinelles. Convient-il de les rendre au silence dont ils sont sortis ? Ne pas parler d'eux, éviter même de les nommer contribue, il est vrai, sinon à neutraliser leur pouvoir d'influence, du moins à diminuer – ce qui est déjà réconfortant – la très haute idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Reste qu'ils parlent et écrivent d'abondance, que leur pensée faible faite de convictions fortes donne le change dans l'opinion et qu'il faut donc lutter pied à pied contre ce qu'ils représentent, ne pas manquer de souligner leurs approximations, leurs accointances avec la pensée dominante sous couvert d'hétérodoxie, leurs accommodements avec le devoir de rigueur impari à ceux qui font profession de l'intelligence (et non pas seulement profession d'intelligence). Mais quant à leurs livres, éphémères succès de librairie ou durables têtes de gondole des rayons de poche, laissez-les paraître et disparaître : ils s'autodétruisent si vite que leurs auteurs, sous peine de tomber dans l'oubli, sont tenus d'en fournir un par saison, dont toute une escorte médiatique, n'ayant pas même à faire l'effort de les lire, s'emploiera à grossir les mérites. Ceux qui les publient – Grasset, en particulier – devraient par souci du bien public y faire figurer en quatrième de couverture une date de péremption, comme on en voit sur les produits alimentaires et pharmaceutiques : à *consommer avant fin...*<sup>197</sup>

Pascal DURAND

197. Vu le mode de promotion dont ils bénéficient, leurs livres produits pour le marché devraient, dans le même sens, porter la mention «Vu à la TV».

Benda J., *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927; Nizan P., *Les Chiens de garde* (1932), rééd. Agone, Marseille, 1998; Hocquenghem G., *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (1986), rééd. Agone, Marseille, 2003; Charle Chr., *Naissance des Intellectuels (1880-1900)*, Paris, Minuit, 1990; Halimi S., *Les Nouveaux Chiens de garde*, Paris, Liber, Raisons d'agir, 1997; Denis B., *Littérature et engagement*, Paris, Seuil, 2000; Durand P., *La Censure invisible*, Arles, Actes Sud, 2006.

Mots corrélates : ÉLITES, IDÉOLOGIQUE, THINK TANK

## ISSUS DE L'IMMIGRATION

En novembre 2005, pour parler de ces jeunes en colère qui incendaient leurs propres quartiers, la presse comme les hommes politiques utilisaient cette douce expression : « *jeunes issus de l'immigration* ». Plus globalement encore et depuis quelques années déjà, sont apparus dans les discours ceux que l'on nomme sans honte « *les “Français” issus de l'immigration* ». Contradiction évidente ? Paradoxe ridicule ? Certes, mais l'expression est assurément commode puisque l'on passe outre. Mais que cache-t-on sous cette appellation ?

Il s'agit avant tout d'un bel euphémisme : *issus de l'immigration* est un terme d'une vulgarité moins provocante que « *délinquants* » pour désigner les jeunes des banlieues qui brûlent des voitures. Et puis, en général, parler des « *Français issus de l'immigration* » permet de ne pas avoir à évoquer la couleur de leur peau plus ou moins basanée (on ne qualifie pas en effet les fils d'immigrés italiens, polonais ou espagnols d'*issus de l'immigration*)<sup>198</sup>. Racisme latent donc pour ceux qui sont installés en France depuis parfois plus de trois générations. Racisme de classe, aussi, car ces « *Français issus de l'immigration* » appartiennent généralement aux classes les plus défavorisées, celles qui sont confrontées au chômage de masse. Les rares exceptions qui malgré tout « *réussissent* » sont encensées par la presse, érigées en exemple comme si l'argent, lui, n'était pas *issu de l'immigration* ou comme si la notoriété, ou tout simplement l'engagement, pouvait rendre plus « *Français* » qu'« *immigré* » (et c'est là que réside toute l'ambiguïté de l'expression).

Cela signifie-t-il que les Français enfants d'immigrés ne seraient pas des Français à part entière ? Associés aux étrangers jusque

<sup>198</sup> Éric Hazan, *LQR. La propagande au quotidien*, Paris, Raison d'agir, 2006, p.86.